

A Montréal, c'est dimanche, juste après dîner, que la triste nouvelle nous parvint. Au même moment nos Liges du Sacré-Cœur s'organisaient de partout en une procession magnifique qui devait réunir à la cathédrale plus de 5,000 hommes. La vie, la vie catholique, circulait à pleins bords, dans nos rues, comme dans nos églises.

Et d'Ottawa, ce glas funèbre nous arrivait qui nous disait : « la vie n'est pas la vie, la vraie vie est ailleurs et plus haute que nos agissements ».

La mort de Mgr Duhamel ne pouvait pas ne pas créer dans tout le pays une profonde émotion. La part qu'il a prise à la vie religieuse et à la vie nationale, depuis trente-quatre ans qu'il était évêque, a été trop importante et son action a été trop féconde pour que sa fin ne fût pas un deuil général. La violence du coup qui l'a emporté, la façon dont il est mort sur la brèche, au poste du travail, au soir d'une longue cérémonie d'ordination et au début de sa visite pastorale, tout contribue à rendre plus sensible et plus marqué le vide qu'il crée en disparaissant.

C'est le samedi de la Trinité, 5 juin, que Dieu lui avait assigné pour la comparution suprême. Le matin, dans sa cathédrale, il présidait aux ordinations de soixante-six lévites ; le soir, vers 3 30 heures, il partait pour Casselman, en visite pastorale, il y présidait une cérémonie, et, une heure après s'être retiré dans sa chambre vers 10 30 heures, il appelait au secours. La crise finale était venue. Il reçut les derniers sacrements et, à 11.15 heures, il paraissait devant Dieu.

Son dernier jour aura été, à l'image de toute sa vie, un jour plein — *plenus dies*. A quelques heures d'intervalle, il récitait les prières qui font les prêtres avec l'imposition des mains, il bénissait une portion de son peuple dans l'officielle visite pastorale, et il se recommandait enfin lui-même au Dieu vers qui il se sentait aller. Son zèle pour le recrutement du clergé, son